

on lui intima même des ordres, et alors elle se soumit ; mais, comme elle le disait sur la fin de ses jours, elle eut besoin de toute sa vertu pour quitter Villemarie. Son départ dut avoir lieu au printemps de 1644. Ce zèle courageux et magnanime, qui l'avait amenée au milieu des dangers, était donc l'unique motif qui pût retenir à Villemarie les colons, dévoués à la formation de cet établissement ; et cette considération faisait dire au P. Vimont, dans la relation de 1643 : “ La crainte des Iroquois n'a pas
 “ empêché tant de personnes d'aller à Montréal, pour y consacrer à Dieu
 “ si saintement leur vie. ”

XI.

Les Iroquois, instruits de la formation de Villemarie, se disposent à l'attaquer.

Voici quelle fut enfin l'occasion qui amena ces barbares à Villemarie, dans le courant de la même année. Un Iroquois ayant été tué, dans son pays, par des Algonquins au nombre de dix, d'autres Iroquois se mirent à poursuivre les meurtriers, qui prirent la fuite, sans savoir qui les poursuivait. La frayeur les faisait ainsi s'éloigner avec promptitude, ce qui était fort ordinaire aux sauvages, quand ils avaient fait quelque mauvais coup : leur ombre suffisait alors pour les effrayer et les mettre en fuite. Quittant ainsi le pays des Iroquois, ces Algonquins, assurés d'être bien reçus à Villemarie, s'y rendaient en toute hâte comme dans un lieu de sûreté, et ils y arrivèrent heureusement, sans avoir été atteints par les Iroquois, qui les virent pourtant entrer dans le Fort. Comme ces derniers n'étaient pas en assez grand nombre pour tomber sur les colons, ils évitèrent de se faire connaître, se contentant d'examiner le lieu avec soin, et sans bruit, afin d'aller porter la nouvelle de cet établissement à ceux de leur nation, et de venir ensuite l'attaquer en nombre plus considérable. Les Iroquois de la nation d'Agnies, faisant environ sept ou huit cents hommes d'armes, étaient voisins de l'habitation des Hollandais, appelée alors Orange, qui leur fournissaient des armes à feu et des munitions ; et, cette année 1643, ces barbares avaient environ trois cents arquebuses, dont ils savaient déjà se servir avec beaucoup d'adresse. Jusqu'alors ils étaient venus, en assez grosses troupes, auprès des habitations Françaises ; et cela pendant l'été seulement, laissant ensuite la rivière libre. Mais en 1643, instruits sans doute de la formation d'un nouvel établissement Français dans l'Île de Montréal, ils changèrent de plan de campagne, et se divisèrent en petites troupes de vingt, trente, cinquante, et au plus de cent hommes, et se répandirent sur tous les passages du fleuve Saint-Laurent. “ Quand une bande s'en va,
 “ l'autre lui succède, écrivait le P. Vimont ; ce ne sont que petites troupes
 “ bien armées, qui partent les unes après les autres du pays des Iroquois,
 “ pour occuper toute la grande rivière et y dresser partout des ambus-
 “ cades, d'où ils sortent à l'improviste, se jettent indifféremment sur les